

François Simiand (1897)

“ Organisme et société ”

(Compte rendu de R. WORMS, Organisme et Société)

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay,
bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
à partir de :

François Simiand (1897)

“ Organisme et société ”

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand, “**Organisme et société**” (1897). (Compte rendu de R. WORMS, *Organisme et Société*). Extrait de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1897, pp. 491-499. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, *Méthode historique et sciences sociales*. (pp 47 à 54) Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5” x 11”)

Édition complétée le 18 novembre 2002 à Chicoutimi, Québec.



“ Organisme et société ”

François Simiand (1897)

Une édition électronique réalisée à partir de l'article de François Simiand, “ **Organisme et société** ” (1897). (Compte rendu de R. WORMS, *Organisme et Société*). Extrait de la *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1897, pp. 491-499. Texte reproduit dans l'ouvrage de François Simiand, *Méthode historique et sciences sociales*. (pp 47 à 54) Réimpression. Paris: Éditions des archives contemporaines, 1987, 534 pp. Choix de Marina Cedronio.

[Retour à la table des matières](#)

ORGANISME ET SOCIÉTÉ

Ce ne sera point la faute de M. René Worms, si nous n'en sommes pas convaincus ¹. Tous les sociologues tendent aujourd'hui à l'accepter, affirme M. Worms ; mais, sauf peut-être M. De Lilienfeld, aucun, déclare M. Worms lui-même, ne l'a admise sans des réserves qui souvent la compromettent entièrement, plusieurs même l'ont combattue ². "En somme, la théorie reste à édifier dans son ensemble." La sociologie doit, avant tout, savoir ce qu'elle doit aux sciences inférieures et préparatoires. Cependant, comme de la cosmologie à la sociologie on ne peut passer qu'en traversant la biologie, le seul problème

¹ René Worms, *Organisme et société*, Paris, Giard et Brière (Thèse de doctorat ès Lettres).

² Op. cit., pp. 9-11.

à poser est celui du rapport de la sociologie à la biologie : mais il est fondamental ¹. La thèse soutenue sera que la société est comparable, analogue à l'organisme, mais qu'elle est davantage, un supra-organisme, ou, exactement, qu'elle constitue un organisme, avec quelque chose d'essentiel en plus ². A montrer l'analogie des lois sociales et des lois biologiques : on gagnera d'établir l'indépendance de la sociologie parce que la théorie organique empêche et empêche seule, de considérer la société comme un simple "être de raison", sans existence objective et concrète ³.

Définissons organisme, et définissons société, puis comparons. L'organisme, peut-on dire, est un tout vivant formé de parties vivantes elles-mêmes. Mais il est impossible d'exprimer en une seule formule la différence de l'organique et de l'inorganique. L'organisme croît et diminue, il assimile et désassimile (nutrition) ; il se différencie ; il évolue sans cesse ; il meurt, et se continue en quelque sorte par la reproduction. Le mouvement et la sensibilité ne sont au contraire nullement caractéristiques ⁴. - On ne saurait nommer sociétés que de réunions d'êtres jouissant chacun d'une véritable individualité organique : c'est une "vérité incontestable". Bornons-nous aux sociétés humaines. La société est "un groupement durable d'êtres vivants, exerçant toute leur activité en commun" ⁵. C'est la nation qui aujourd'hui constitue ce groupement : notre activité en effet déborde le cercle de l'association conjugale, ou même de la famille, mais ne s'étend pas jusqu'à embrasser l'humanité ⁶. - Comparons maintenant : la société est bien un tout vivant, formé de parties vivantes elles-mêmes ; elle croît et diminue (variation de frontières) ; elle assimile et désassimile (fonction économique) ; elle meurt et se reproduit ⁷. L'analogie est frappante.

D'où viennent pourtant les réserves ou les oppositions qu'on y fait ? De l'étroitesse de certaines définitions, que la science, selon M. Worms, nous apprend à élargir. - L'être organisé est un individu, dit-on, tandis que l'être social est une collection d'individus. Mais qu'est-ce que l'individu ? Chez certains animaux inférieurs, on se demande où finit l'individu, où commence la société. Si l'individu est caractérisé par l'unité physiologique, à défaut de l'unité anatomique qui recule indéfiniment, la solidarité économique des

¹ Id., pp. 5-7.

² Id., p. 9.

³ Id., pp. 11, 12, 42.

⁴ Id., pp. 17-27.

⁵ Id., p. 31.

⁶ Id., pp. 35-37.

⁷ Id., pp. 38-40.

membres d'une société ne constitue-t-elle pas cette unité physiologique ? ¹ La séparabilité d'une partie de société est également toute relative. - On objecte la continuité de l'être organisé et l'indépendance respective des hommes, éléments de la société. Mais d'abord, peut-on répondre, de même qu'un milieu intercellulaire relie les cellules, de même un milieu social comprenant les choses, les biens, la terre, l'air, est ce qui établit la continuité entre les hommes. M. Worms, cependant, n'admet pas qu'aucun élément non humain fasse partie de la Société ². Il trouve beaucoup plus satisfaisant de remarquer que la continuité de l'organisme est moindre qu'on ne dit, et que, d'autre part, l'homogénéité entre les hommes, membres d'une même société, n'est autre chose qu'une continuité psychique, bien supérieure à la continuité physique ³. Une objection plus grave est celle qui montre la conscience, et aussi la liberté, existant chez l'organisme dans le tout, chez la société dans l'élément. Mais la conscience n'existe-t-elle pas, à quelque degré, dans l'élément de l'organisme, dans la cellule ? Et, pour la liberté, M. Worms (la liberté d'indifférence une fois écartée) l'entend comme un déterminisme psychologique où agirait un facteur intérieur, résultant de notre caractère et de notre hérédité : pourquoi la cellule, puisqu'elle est déterminée, ne serait-elle pas dite déterminée de la même façon, c'est-à-dire libre, au sens de M. Worms ? - Enfin, on ne doit pas opposer que la fin de l'organisme est dans le tout, alors que la fin de la société est dans les parties ; car en somme, ce n'est là qu'une question de mots : "Si les parties sont une fin pour le tout, le tout est également une fin pour les parties" ⁴.

Les vraies différences entre l'organisme et la société sont autres, mais de degré seulement et non de nature. Différence de degré, celle-ci que le lien de la société est plutôt psychique, tandis que celui de l'organisme est corporel principalement ⁵. Différence toute relative encore, cette plasticité remarquable par laquelle les sociétés, supraorganismes, se rapprochent précisément des organismes inférieurs ⁶. Ce qui sépare le plus la société de l'organisme est, au fond, le degré de complexité : les éléments sociaux, en eux-mêmes beaucoup

¹ *Id.*, p. 45.

² Il le déclare du moins à la page 52 et à la page 92 et suivantes. Mais, à la page 38, il a invoqué la variabilité du territoire pour prouver la variabilité du corps social et, à la page 107, il mesurera la hauteur du corps social par l'altitude des habitations.

³ *Id.*, pp. 51-56.

⁴ *Id.*, p. 71.

⁵ *Id.*, p. 73.

⁶ *Id.*, pp. 74-75. M. Worms distingue, il est vrai, la plasticité sociale qui tient à l'intelligence des éléments sociaux, de la plasticité organique qui tient à la non-différenciation. Mais le phénomène de la division du travail, invoqué par lui, va contre cette distinction : l'homme spécialisé est d'autant plus incapable de s'adapter à d'autres travaux ; inversement le "bon à tout faire" est celui qui ne sait rien spécialement, qui n'est pas différencié.

plus compliqués, soutiennent encore entre eux des rapports beaucoup plus compliqués ¹. En somme, les sociétés les plus parfaites présentent : (10 des phénomènes semblables à ceux des organismes les plus parfaits ; (21 des phénomènes nouveaux inconnus à tous les organismes et qui marquent la supériorité de la société ; (31 des phénomènes qui sont d'ordre organique, mais ne se trouvent que chez des organismes inférieurs ². Ainsi une société est à la fois égale, supérieure et inférieure à un organisme donné. C'est pourquoi la comparaison ne saurait être précise, sans être fausse ; on peut seulement rapprocher le type social en général et le type organique en général ³.

M. Worms passe alors à des rapprochements de détails sans vouloir du reste les pousser trop loin. L'analogie sera le fil conducteur, "mais une analogie raisonnée qui ne s'exagère point sa propre portée" ⁴. La méthode sera "d'envisager les sociétés aux divers points de vue auxquels les biologistes ont coutume d'envisager les organismes". - *L'anatomie des sociétés* en définit le contenu (tous les êtres humains politiquement groupés font-ils partie de la société ?) ; en décrit la morphologie (on remarque la disproportion entre les deux dimensions horizontales des sociétés et la troisième, mais certains animaux plats s'en rapprochent ; la dissymétrie du corps social, mais il ne faut pas s'exagérer la symétrie des animaux même supérieurs) ; en détermine l'élément (la famille ou l'individu ?) ; y reconnaît les modes de groupement de cellules, distingués pour les organismes, groupements embryologique, topographique, physiologique, homoplastique (on nommera tissu, par exemple, l'ensemble des hommes d'équipe d'un chemin de fer ; il est à remarquer que la cellule sociale peut appartenir à la fois à plusieurs tissus différents ; certains tissus, ceux qui se fondent sur des affinités psychiques, ou sur le rang, sont particuliers à la société) ; fait une étude détaillée des feuilletts, segments, organes, tissus sociaux (est-ce le gouvernement ou l'élite intellectuelle qui constitue l'analogie du système nerveux ? On admettra que le système nerveux s'est, dans les sociétés, dédoublé) ⁵. La *physiologie des sociétés* étudie d'abord le problème de la vie cellulaire et de la vie générale (individualisme et socialisme), puis passe en revue les fonctions de nutrition, de circulation (les marchands et les voies de communication constituent dans l'ensemble l'appareil circulatoire), de relation (c'est ici qu'est abordée la question de la conscience sociale), et enfin de reproduction (l'analogie de la reproduction sexuée est trouvé dans la production d'une société nouvelle à la suite d'une conquête, le peuple conquérant étant comparable au mâle, le peuple conquis à la femelle,

¹ *Op. cit.*, pp. 75-77.

² *Id.*, p. 79.

³ *Ibid.*

⁴ *Id.* p. 80.

⁵ *Id.*, partie II.

mais cette sexualité n'est que relative ; l'analogie de la reproduction organique par scissiparité et par bourgeonnement est reconnu dans la division et la colonisation)¹. Une *embryologie*, une *paléontologie*, et une *taxonomie* sociales étudient l'origine, le développement, la classification des sociétés². Enfin l'œuvre s'achève par une *pathologie*, une thérapeutique, une hygiène sociales³.

La conclusion dégagée de ce travail est que les sociétés, plus éloignées des animaux que ceux-ci ne le sont des végétaux, forment un groupe à part, le groupe supra-organique⁴. Quels sont donc les rapports de la sociologie et de la biologie ? Assurément, on ne saurait déduire les lois sociales des lois biologiques. Mais la sociologie apprend de la biologie : (11 que son objet est à étudier de la même façon ; (20 que sa méthode doit employer la classification, l'induction et la déduction. Et, en troisième lieu, la sociologie se sert de résultats de la biologie : l'économie politique, par exemple, ne saurait pas, sans la biologie, que l'homme a faim ; et puis la société est à l'homme comme l'organisme à la cellule⁵. Enfin, ce rapprochement montre l'unité fondamentale tant de la nature que de la science⁶.

*

**

Est-il permis de se demander si ces conclusions, en ce qu'elles ont de précis, sont suffisamment établies par l'ouvrage, et si, en ce qu'elles ont de vague, elles n'étaient pas accordées d'avance ? - L'alternative dont est parti M. Worms et qui, d'après lui, fondait le principal intérêt de son étude, semble bien ne pas exister : entre la conception de la société comme factice, contractuelle, et la conception de la société comme un organisme ou supra-organisme, nous pouvons choisir une troisième conception qui fera de la société une réalité, mais une réalité *sui generis* et sans analogue précis.

Admettons le point de départ. Quelle est la méthode ? - L'organisme est continu, et la société est discontinue : remarquons qu'on passe par degrés insensibles du continu au discontinu, la différence est donc toute relative ; de

¹ *Id.*, partie III.

² *Id.*, partie IV.

³ *Id.*, partie V.

⁴ *Id.*, pp. 393-94.

⁵ *Id.*, pp. 395-400.

⁶ *Id.*, pp. 401-403.

plus, appelons continuité psychique l'homogénéité psychologique des membres d'une société ; la continuité de la société sera psychologique, et celle de l'organisme physique, mais la société n'en sera pas moins continue, autant et même plus que l'organisme. - L'organisme est conscient dans le tout et la société dans ses éléments : attribuons aux éléments de l'organisme, la conscience à quelque degré, et tâchons de montrer l'existence d'une conscience collective dans les sociétés¹. L'élément de la société est libre, tandis que l'élément de l'organisme ne l'est pas : appelons liberté une espèce de déterminisme, et attribuons cette espèce de déterminisme aux cellules organiques. - La fin de la société est dans les éléments, la fin de l'organisme est dans le tout : posons que cela est équivalent : il n'y aura plus lieu de faire une opposition². Étendons le sens d'organisme jusqu'à ce qu'il veuille dire à peu près société, ramenons le sens de société à celui d'organisme : on passe ainsi insensiblement d'organisme à société.

M. Worms semble être ici plus leibnizien qu'il ne conviendrait. Le principe de continuité prouve trop ou trop peu. On passe par degré de la société à l'organisme ; mais on passe par degré aussi de l'organique à l'inorganique : la raison qui vaut pour le rapprochement de la société et de l'organisme, vaudra encore, à quelque degré, pour le rapprochement des groupements inorganiques, cristaux, système planétaire, etc., et des sociétés ; ce n'est qu'une question de degré. Mais, reprend M. Worms lui-même, "l'unité de la nature n'exclut pas la diversité des sciences. La distinction même de leurs objets, le seul fait que certains de ces objets sont plus complexes que les autres, entraîne une différenciation parmi ces disciplines"³. On ne saurait mieux dire. Il est accordé que la société est beaucoup plus complexe que l'organisme : ce seul fait entraîne donc une différenciation entre les disciplines sociologique et biologique.

Pourquoi dès lors tenir à les rapprocher ? - Il serait superflu de montrer, par le détail, que beaucoup des analogies signalées sont ingénieuses, mais factices. L'auteur lui-même reconnaît que certaines d'entre elles sont "plus curieuses «instructives»"⁴. Mais l'analogie permet-elle au sociologue de profiter du travail déjà accompli par la biologie, pour débrouiller plus vite l'objet si complexe de son étude, et organiser dès l'abord la science nouvelle ?

¹ *A vrai dire la théorie de M. Worms sur ce point est assez obscure : la conscience collective n'existe que dans les individus, mais "c'est que véritablement la société se pense en l'individu", cf. pp. 210-220.*

² *Cf. la phrase citée plus haut : "Si les parties sont une fin pour le tout, le tout est également une fin pour les parties" (p. 71).*

³ *Worms, op. cit., p. 402.*

⁴ *Id., p. 176.*

Voilà le point essentiel ; et justement, après tous les efforts de M. Worms, il apparaît plus que douteux. Il est à craindre, si vraiment les phénomènes sociaux sont notablement différents des phénomènes organiques, qu'on les place dans les mêmes cadres au prix seulement de graves déformations, et qu'on demeure hors du point de vue D'où l'étude en serait abordée et conduite avec succès : si les tissus sociaux sont en partie sans analogue dans les tissus organiques, si l'élément social peut faire partie de plusieurs tissus à la fois, ne serait-ce pas qu'appeler tissus sociaux certains groupements d'hommes, est une simple métaphore, ne recouvrant aucune identité ni même analogie réelle de nature ou de fonction avec les tissus organiques ? Si l'on doit se contenter de chercher des analogies, sans songer à établir des homologues, ne serait-ce point que la méthode organique en sociologie doit renoncer, par avance, à toute conclusion proprement scientifique ? ¹

C'est qu'en effet, - et là est sans doute le vice radical de la sociologie organiciste, - l'analogie n'est pas, à proprement parler, une méthode scientifique, elle ne prouve rien par elle-même. Elle ne vaut que comme indice ou comme pis aller. Comme indice, elle sert en effet, dans la science, en amenant un rapprochement, à mettre sur la voie d'une identification possible : mais la découverte scientifique existe seulement lorsque entre deux faits, deux rapports jusque-là considérés comme différents, est établie non pas l'analogie, mais l'identité. Or, de l'aveu de M. Worms, on n'espère pas arriver à un résultat de cette sorte entre les rapports sociaux et les rapports organiques. - Comme pis-aller, l'analogie sert à défaut de meilleur procédé d'information : quand nous cherchons si Mars est habité, nous usons de l'analogie, nous invoquons la présence sur Mars de certaines conditions de vie sur la terre : mais nous ne pouvons dire plus, parce que nous ignorons si ces conditions sont conditions suffisantes, c'est-à-dire causes de la vie. L'analogie est ici une induction imparfaite, qui espère cependant devenir induction légitime, sinon elle ne signifierait absolument rien. Mais, si le choix était donné entre la voie de l'induction proprement dite et la voie de l'analogie, qui songerait à prendre la seconde ? M. Worms reconnaît que la comparaison de la société à l'organisme ne saurait le moins du monde dispenser d'étudier, d'observer directement les phénomènes sociaux : pourquoi donc dispenser d'étudier, d'observer directement les phénomènes sociaux : pourquoi donc ne pas aborder immédiatement cette étude directe ?

Dira-t-on que la biologie nous aura renseignés sur la méthode à suivre en sociologie, et nous aura évité les tâtonnements du début ? Si les deux sciences sont différenciées, ce que la méthode de la seconde doit avoir de spécifique ne

¹ *Id.*, p. 156.

pourra pas nous être révélé par la méthode de la première, et c'est pourtant la difficulté principale : elles n'ont de commun que les procédés généraux : induction, déduction, classification ; et c'est bien là en effet les emprunts de méthode qu'on nous signale ¹. La sociologie avait-elle vraiment besoin que la biologie les lui prêtât, pour savoir en user ? - Dira-t-on qu'il est nécessaire de déterminer les rapports de la sociologie avec la science qui lui est immédiatement inférieure ? En quel sens cette hiérarchie et cette dépendance comtiste des sciences doit être au juste entendue, cela d'abord serait matière à discussion. Mais ensuite, à moins de s'enfermer dans l'orthodoxie d'un positivisme littéral, on s'accorde à placer, entre la biologie et la sociologie, la psychologie. Reprenant alors le raisonnement de M. Worms, qui éliminait l'étude du rapport de la cosmologie à la sociologie sous prétexte que, "de la cosmologie à la sociologie, on ne peut passer qu'en traversant la biologie", nous éliminerons à notre tour l'étude du rapport de la biologie à la sociologie, en disant que, de la biologie à la sociologie, on en peut passer qu'en traversant la psychologie.

Fin de l'article.

¹ *Id.*, p. 398.